

Sociolinguistique, sociosémiotique : variations autour d'un préfixe

François Provenzano

Résumé

En partant du constat contemporain d'une ignorance réciproque assez accusée entre la sociolinguistique et la sociosémiotique, cet article entreprend une généalogie critique des intersections entre ces deux domaines, envisagés comme des projets péri-disciplinaires, c'est-à-dire des manières de reconfigurer, par leur périphérie, des centres disciplinaires institués. Prioritairement centrée sur le terrain sociosémiotique, cette généalogie critique court des années 1970 jusqu'aux développements actuels, et discute les propositions de Fabbri, Halliday, Greimas, Landowski, Floch, Fontanille et Klinkenberg. Trois lignes d'enquête sont simultanément convoquées : la première, d'ordre philologique et rhétorique, envisage les signifiants du discours savant (théorique, programmatique), leur degré de stabilité et de visibilité, ainsi que l'ensemble des gestes définitionnels qui les configurent comme des objets de discours ; la deuxième, d'ordre métadisciplinaire, envisage les liens variables (d'inclusion, d'exclusion, de complémentarité, d'élargissement, etc.) que chacun de ces projets péri-disciplinaires entretient avec les savoirs voisins ; enfin la troisième, d'ordre historico-conceptuel, interroge la valeur fluctuante du préfixe *socio-* et en proposant, en fin de parcours, quelques pistes permettant de reconsidérer l'articulation et la fécondation réciproque entre sociolinguistique et sociosémiotique.

Tandis que le terme *sociolinguistique* s'est largement imposé, depuis les années 1970, pour définir un projet scientifique bien identifiable au sein des sciences du langage, son homologue *sociosémiotique* ne semble pas avoir connu la même fortune terminologique. On trouve dans le champ académique de nombreuses manifestations du caractère institué de la sociolinguistique (revues savantes dédiées, places dans les cursus universitaires, congrès, collections éditoriales, manuels de référence, etc.), qui n'ont guère leur équivalent sociosémiotique¹.

Ce constat un peu rapide doit cependant être nuancé.

D'un côté, malgré ses indices d'institutionnalisation, la sociolinguistique continue de résister à une disciplinarisation autonome en bonne et due forme. Philippe Blanchet argumente en ce sens :

[...] le positionnement disciplinaire de la sociolinguistique devrait, pour l'instant, être affirmé comme science du langage (ou linguistique, selon les usages) tout en étant affirmé comme une science (du langage) socio-anthropologique, c'est-à-dire non pas comme une interdiscipline et/ou un complément marginal (voire comme un supplément d'âme) de la structuro-linguistique, mais comme un projet scientifique en soi. (2018, p. 54-55).

Les marques de prudence (« devrait, pour l'instant »), ainsi que les repoussoirs identifiés dans le discours de Blanchet (« interdiscipline », « complément marginal », « supplément d'âme ») indiquent assez que la sociolinguistique cherche encore les manières de se dire et de se penser en tant que discipline².

D'un autre côté, dans le champ de la sémiotique, on trouve plusieurs témoignages d'une saillance sociosémiotique parmi les partages disciplinaires institués. En 2007,

¹ Dans la suite de cet article, nous utiliserons les désignants *sociolinguistique* et *sociosémiotique* de manière générique, sous cette forme ; en revanche, lorsque nous mentionnerons les usages des auteurs commentés, nous respecterons naturellement les spécificités typographiques des passages cités.

² Sans compter les « résistances institutionnelles » également évoquées par Blanchet (*ibid.*, p. 53), et bien d'actualité.

Andrea Semprini dirige un ouvrage collectif qui défend la pertinence de « regards sociosémiotiques » sur les phénomènes communicationnels, et affirme :

La réflexion sur la sociosémiotique est aujourd'hui un chantier ouvert particulièrement dynamique et couru, où existent, de manière relativement non conflictuelle, de nombreuses visions de l'approche et des façons différentes de comprendre quels sont les objets mis au point par un regard sociosémiotique. (2007, p. 13³)

Francesco Marsciani évoque quant à lui « les aventures et les succès récents de l'important et confirmé courant d'études dénommé officiellement "sociosémiotique" » (2017, p. 14). Enfin, Gianfranco Marrone (2017a) a republié, avec une copieuse introduction, le long article de Paolo Fabbri (1973) jugé « séminal » pour une « recherche sociosémiotique » dont le préfacier énumère dans une note les principales réalisations depuis le travail pionnier de Fabbri⁴.

Bref, chacune à sa manière, et selon des temporalités et des géographies variables, la sociolinguistique et la sociosémiotique semblent parcourues des mêmes frémissements métadisciplinaires, entre des proclamations d'existence et des signes de fragilité – dont les proclamations d'existence sont elles-mêmes l'un des meilleurs témoignages. Plutôt que de les voir comme des indices d'inachèvement épistémologique, nous choisirons de considérer ici ces frémissements métadisciplinaires comme des voies fécondes pour explorer les possibles intersections entre ces deux domaines – que nous désignerons désormais comme des « projets péri-disciplinaires », c'est-à-dire des manières de reconfigurer, par leur périphérie, des centres disciplinaires institués.

Notre enquête prendra les choses prioritairement par le bout de la sociosémiotique, dont le territoire est sans doute moins bien connu – mais aussi moins touffu, et donc plus abordable – que celui de la sociolinguistique, que nous serons cependant conduit à rejoindre en cours de route. Comme cela a déjà pu apparaître dans les paragraphes qui précèdent, le propos tentera de déployer de front trois lignes d'enquête, distinguées ici par un pur artifice d'exposition, mais ensuite étroitement articulées.

La première est d'ordre philologique et rhétorique : elle envisage les signifiants du discours savant (théorique, programmatique), leur degré de stabilité et de visibilité, ainsi que l'ensemble des gestes définitionnels qui les configurent comme des objets de discours. En l'occurrence, il s'agit d'observer comment « la sociosémiotique » (et dans une moindre mesure « la sociolinguistique ») est littéralement énoncée en tant que telle, et modalise plus ou moins explicitement son hyperonyme de « discipline ».

La deuxième ligne d'enquête est d'ordre métadisciplinaire : elle envisage les liens variables (d'inclusion, d'exclusion, de complémentarité, d'élargissement, etc.) que

³ Le sous-titre « Regards sociosémiotiques » n'apparaît que sur la page de titre ; la page de garde mentionne quant à elle : « Analyser la communication 2 : comment analyser la communication dans son contexte socioculturel ». Le même Andrea Semprini avait dirigé en 2003 un collectif tout à fait semblable, mais publié en italien sous le titre *Lo sguardo sociosemiotico*. Cette remarque philologique indique déjà en passant le décalage entre le champ italien et le champ français dans la réception et la lisibilité du signifiant *sociosémiotique*.

⁴ Cette rhétorique instituante se manifeste encore plus clairement dans l'ouvrage antérieur de Marrone (2017, p. 67, note 27) : « Un aperçu critique des problèmes concernant la sociosémiotique se trouve dans [...]. Les premières expériences de sociosémiotique se trouvent dans [...]. Les références théoriques principales en sociosémiotique structurale sont [...]. Des perspectives théoriques différentes de celle présentée ici se trouvent dans [...]. »

chacun de ces projets péri-disciplinaires entretient avec les savoirs voisins, eux-mêmes plus ou moins stabilisés et labellisés, ainsi que, en premier lieu, avec leur centre disciplinaire respectif (linguistique, sémiotique).

Enfin, la troisième ligne d'enquête est d'ordre historico-conceptuel : elle cherche à reconfigurer une généalogie de la problématique sociosémiotique, en interrogeant notamment la valeur fluctuante du préfixe *socio-* et en proposant, en fin de parcours, quelques pistes permettant de reconsidérer l'articulation et la fécondation réciproque entre sociolinguistique et sociosémiotique.

Il nous faut préciser encore deux choses quant à notre corpus d'étude.

D'une part, il sera principalement centré sur les zones francophone et italophone des (péri-) disciplines considérées. À une exception près (dont le caractère stratégique sera expliqué ci-dessous), le champ anglo-saxon sera donc totalement absent de notre paysage. Les développements très spécifiques qu'y connaissent les *Cultural Studies* et l'*Applied Linguistics*, sans compter le champ couvert par la *Critical Discourse Analysis*, le rendent incommensurables aux traditions européennes et nécessiteraient des enquêtes spécifiques.

D'autre part, même dans ce paysage restreint, nous ne viserons pas l'exhaustivité, pour proposer plutôt une lecture symptomale, centrée prioritairement sur les textes et les auteurs susceptibles de dialectiser notre parcours selon les trois lignes d'enquête identifiées ci-dessus – indépendamment donc de leur valeur scientifique intrinsèque dans le champ considéré.

Pour apprendre à se (re-)connaître

Il est frappant de constater à quel point la sociolinguistique et la sociosémiotique évoluent aujourd'hui dans un rapport d'ignorance réciproque assez accusé. Malgré leur évidente proximité terminologique et conceptuelle, les deux étiquettes semblent exacerber l'écart qui s'est creusé entre les deux centres disciplinaires parents – linguistique et sémiotique –, et qu'interroge précisément le présent ouvrage.

Malgré un titre extrêmement large, aux résonnances structuralistes évidentes (saussuriennes, et martinettiennes), les *Éléments de sociolinguistique générale* de Philippe Blanchet (2018) ne donnent aucune place à la sociosémiotique comme perspective susceptible de s'articuler d'une manière ou d'une autre à la sociolinguistique. À l'inverse, dans l'importante généalogie théorique et critique épistémologique qu'il donne à la sociosémiotique, Gianfranco Marrone (2017b) situe essentiellement sa perspective d'une part par rapport à d'autres manières de faire en sémiotique (sémiotique textuelle, sémiotique des pratiques), d'autre part par rapport à la « recherche sociologique » dans son rapport à l'empirie des données – mais pas du tout par rapport à la sociolinguistique.

Cette ignorance réciproque va de pair avec une manière de (se) raconter l'histoire des disciplines concernées. Même si les perspectives explicitement historiographiques sont peu représentées, tant en sociolinguistique qu'en sociosémiotique, on trouve bien en filigrane les grandes scissions suivantes. Pour la sociolinguistique, l'essentiel tient au point d'origine que constitue la critique labovienne des postulats structuralistes du saussurisme (et du chomskysme) ; à partir de ce geste fondateur, la sociolinguistique se serait diffractée en une multitude de territoires plus ou moins articulés, mais dont le

nœud commun réside dans le refus de considérer l'étude du langage verbal comme indépendante des pratiques sociales dans lesquelles il est pris (voir notamment Boyer, 2001). Du côté sociosémiotique, l'histoire se raconte principalement comme un élargissement progressif des terrains sur lesquels s'est portée l'investigation sémiotique : forte des outils d'analyse forgée par la narratologie greimassienne, la sémiotique en serait venue à investir le domaine des communications de masse (c'est l'objet des propositions développées dans Fabbri, 1973), puis plus largement tous les aspects de la « vie sociale » elle-même (Landowski, 1989), voire les « choses de la vie » (Floch, 1990), donnant à la sociosémiotique sa raison d'être et sa spécificité – avec son ouvrage sous-titré « Essais de socio-sémiotique », Landowski est très fréquemment considéré comme le détenteur de la paternité terminologique de la sociosémiotique. Cet élargissement connaît à la fois son point d'apogée et son point de dissolution dans l'avènement d'une « sémiotique des pratiques » (Fontanille, 2008) qui, en abandonnant son préfixe au profit d'un complément du nom, modifie radicalement l'inscription paradigmatique de la filiation précédente – nous y reviendrons.

Or, ces manières de (se) raconter l'histoire nous semblent manquer au moins deux choses essentielles : d'une part la genèse (pour une part au moins) sociolinguistique (et non exclusivement sémio-narrative) de la sociosémiotique, d'autre part la possibilité pour la sémiotique d'aujourd'hui de se réarticuler aux problématiques et aux concepts posés par la sociolinguistique.

Sources mêlées

Si l'essai de Paolo Fabbri est fréquemment considéré comme l'acte fondateur de la perspective sociosémiotique (en tout cas pour les chercheurs italiens, car le texte en question ne connaît, à notre connaissance, pas de traduction française ni anglaise), c'est notamment parce qu'il situe vigoureusement, et parfois avec un brin de polémique, la pertinence et l'intérêt des outils sémiotiques par rapport aux approches sociologiques. Celles-ci dominaient alors le paysage émergent des travaux sur la culture et les médias de masse, sans pour autant disposer d'une théorie rigoureuse pour l'étude des textualités. La *content analysis*, prise pour cible par Fabbri, ne permet guère d'ouvrir avec finesse cette « boîte noire » qu'est le texte aux yeux du sociologue. De ce point de vue, il est évident que le travail de Fabbri a pu ouvrir la voie à l'usage des outils de la sémiotique narrative pour l'étude de toutes sortes de productions culturelles échappant jusqu'alors à la sphère de la légitimité académique – c'est en somme ce territoire qu'investissent depuis quelques décennies les sciences de l'information et de la communication, comme en témoigne d'ailleurs le recouvrement terminologique mentionné plus haut à propos des travaux dirigés par Andrea Semprini.

Or, il faut noter que, dans le texte de Fabbri, le signifiant *sociosemiotica* n'est guère stabilisé, et ne fait pas vraiment l'objet d'une définition explicite⁵. L'auteur en appelle tantôt à une « sociologie du sens de la communication de masse » (Fabbri, 1973, p. 26⁶), tantôt à une « semiotica della cultura di massa » (*ibid.*, p. 36). La déclaration la

⁵ Nous rappelons que le titre de l'essai de Fabbri ne mentionne pas le terme *sociosemiotica*, et pourrait se traduire en français par « Les communications de masse en Italie : regard sémiotique et mauvais-œil de la sociologie ».

⁶ « Sociologia del senso della comunicazione di massa » (pour toutes les citations en langue étrangère, nous traduisons dans le corps du texte la version originale, reproduite quant à elle en note). La pagination

plus manifeste du projet disciplinaire spécifique dessiné par Fabbri parle d'une « perspective socio-sémiotique », en ces termes :

Il s'agit donc de l'étude, selon une perspective socio-sémiotique, de l'intelligibilité spécifique de la culture de masse moderne, en tant qu'elle est façonnée par les mass-médias ; d'une anthropologie culturelle, tournée vers l'exploration de l'articulation imaginaire dans les sociétés industrielles complexes⁷. (*Ibid.*, p. 6)

Il poursuit en précisant que « cette discipline [...] s'intègre de manière cohérente dans le projet sociologique général – en réponse aux grands problèmes socio-culturels posés par l'avènement d'une société industrielle⁸ » (*ibid.*).

Il apparaît ici clairement que, loin de simplement opposer l'approche sémiotique à l'approche sociologique, l'auteur considère que la première s'intègre à la seconde, et que cette articulation est elle-même déterminée par un contexte socioculturel spécifique, à savoir le développement des « sociétés industrielles complexes » dans les grandes villes européennes de l'après-guerre. Face à cet enjeu, poursuit Fabbri, « les modèles les plus adaptés nous viennent de la sémiotique, entendue comme science des systèmes de signification et des orientations récentes de la sociolinguistique⁹ » (*ibid.*). Et une bonne part de l'article consiste en effet en la discussion serrée de plusieurs avancées alors récentes en sociolinguistique, particulièrement dans sa branche interactionniste américaine (Hymes, Garfinkel).

Nous ne pourrions pas entrer ici dans le détail de ces discussions, mais nous pointons seulement, dans le texte de Fabbri, toute une constellation terminologique et conceptuelle qui n'est pas directement issue de l'arsenal théorique sémio-narratif, mais se nourrit au contraire aux sources sociolinguistiques. Il est question en effet de « communautés », inséparablement discursives et socioculturelles, auxquelles sont associés des « codes de connotation sociale » et des « répertoires sémiotiques », qui orientent les « stratégies interactionnelles » mises en œuvre par chacun des membres et produisent des effets de hiérarchisation au sein desdites communautés.

L'auteur se passionne également pour le débat autour de la question du « déficit » ou de la « différence » de codes (linguistiques, sémiotiques) mis en œuvre dans les interactions sociales (il renvoie en note au « passionnant débat sociolinguistique »), et cite notamment à cet égard les travaux de Bourdieu et de Bernstein. C'est dire que la question des rapports de classes (le mot n'était pas encore tabou en 1973), et la question du rôle de l'institution scolaire dans les dynamiques émancipatoires, ou au contraire reproductrices des facteurs de domination socio-symbolique, apparaissaient comme tout à fait centrales pour le sémioticien italien. Fabbri voyait là un terrain où la sémiotique, enrichie des perspectives ouvertes alors par la sociolinguistique, offrirait des prises analytiques et politiques plus fines que les catégories de la macro-sociologie traditionnelle.

renvoie à la version du texte disponible en ligne sur le site personnel de l'auteur, à cette adresse : https://www.paolofabbri.it/comunicazioni_massa/.

⁷ « Si tratta quindi dello studio, in prospettiva socio-semiotica, dell'intelligibilità specifica della moderna cultura di massa in quanto modellata dai mass-media ; d'una antropologia culturale volta all'esplorazione dell'articolazione immaginaria nelle società industriali complesse. »

⁸ « [Q]uesta disciplina [...] fa parte in modo coerente del progetto sociologico generale, – una risposta ai grandi problemi socio-culturali posti dall'avvento di una società industriale. »

⁹ « [I] modelli più appropriati ci vengono dalla semiotica intesa come scienza dei sistemi di significazione e dagli orientamenti recenti di sociolinguistica. »

Parmi les auteurs cités par Fabbri en lien avec les concepts sociolinguistiques, on trouve M.A.K. Halliday. Son recueil publié en 1978 (mais rassemblant des textes publiés originellement entre 1972 et 1976, donc tout à fait contemporains de celui de Fabbri) offre une image parfaitement symétrique à celle que nous venons d'observer chez le sémioticien italien.

L'ouvrage a pour titre *Language as social semiotic. The social interpretation of language and meaning*. On voit là encore que le signifiant *sociosemiotic* se cherche sans s'affirmer massivement : on le trouve en position d'adjectif dans plusieurs occurrences¹⁰, et singulièrement entre guillemets lorsqu'il s'agit justement de donner une définition positive d'une « perspective » de travail spécifique – comme si l'auteur n'assumait pas totalement ladite spécificité : « Une perspective 'sociosemiotique' implique une interprétation des changements, des irrégularités, des disharmonies et des tensions qui caractérisent l'interaction humaine et les processus sociaux¹¹. » (Halliday, 1978, p. 126).

L'enjeu du positionnement de Halliday se situe, non pas dans le champ de la sociologie comme c'était le cas pour Fabbri, mais dans le champ de la linguistique : contre les dérives individualistes de la grammaire générative et de la sémantique cognitive, Halliday défend une perspective interactionnelle qui s'appuie sur une théorie du texte-en-situation et sur une épistémologie radicalement socio-constructiviste, selon laquelle la réalité n'est faite que de significations partagées. Ce qu'il appelle « sémiotique » désigne de manière large tout ce qui, au-delà des contenus linguistiques eux-mêmes, contribue à la production des significations socialement pertinentes. Sa « structure sémiotique d'une situation » envisage ainsi la pratique sociale concernée, les paramètres interactionnels en jeu et le genre de discours investi. On voit bien que le langage verbal reste l'élément central du modèle théorique de Halliday¹² ; il n'empêche et que la référence à la sémiotique offre à l'auteur l'occasion de sortir du postulat immanentiste saussurien, pour articuler la description linguistique à des paramètres sociologiques. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le « sémiotique » fonctionne pour Halliday comme une ouverture vers le « social », et vers toutes les problématiques qui y sont liées : variations culturelles, changement linguistique, et surtout enjeux éducationnels.

Ici encore, la notion de « code », explicitement puisée chez Bernstein, sert de pierre angulaire et bénéficie de longs développements, où le signifiant *semiotic* intervient une fois de plus pour renvoyer aux connotations culturelles des usages linguistiques, et à leur corrélation à « différents groupes sociaux¹³ »). Halliday invite ainsi à considérer la parfaite complémentarité entre la perspective sociolinguistique labovienne variationniste (centrée sur l'étude du système linguistique) et la perspective de sociologie du langage inaugurée par Bernstein (centrée sur les connotations sociales qui se surimposent à toute performance linguistique), réunies sous le même chapeau

¹⁰ « Elements of a sociosemiotic theory of language », « sociosemiotic variables », « text as a sociosemiotic process ».

¹¹ « A 'sociosemiotic' perspective implies an interpretation of the shifts, the irregularities, the disharmonies and the tensions that characterize human interaction and social processes. »

¹² « language [...] is the key system » (*ibid.*, p. 37).

¹³ « Bernstein has shown how the semiotic systems of the culture become differentially accessible to different social groups » (*ibid.*, p. 2). Ailleurs : « [...] the 'codes' could be thought of as differential orientation to areas of meaning in given situations. » (*Ibid.*, p. 88).

sociosémiotique : les schémas variationnels qu'on observe dans le langage sont la symbolisation active des variations à l'œuvre dans les cultures humaines et entre les groupes sociaux qui les composent, telles que médiées par les processus interactionnels et textuels qui définissent la communication.

Comme on l'a dit, Halliday ne va pas jusqu'à fonder une sociosémiotique à part entière. Bien qu'il remplisse des fonctions théoriques importantes dans sa démonstration, le signifiant n'apparaît pas de manière aussi stabilisée que celui de *sociolinguistics*, qui constitue bien l'horizon le plus lisible pour une rénovation des méthodes de la linguistique. En outre, l'attention particulière portée par l'auteur aux questions liées à l'acquisition du langage et plus largement à la place du verbal dans l'enseignement orientent naturellement son travail vers le champ de la linguistique appliquée, dont on sait qu'il connaît une résonnance importante et spécifique dans la tradition anglo-saxonne.

Tout en confirmant la difficulté à énoncer le statut disciplinaire de la sociosémiotique, ce détour par Halliday nous a permis d'observer, à partir d'un autre centre disciplinaire, en l'occurrence celui de la linguistique, une pression péri-disciplinaire tout à fait symétrique et convergente par rapport à celle observée chez Fabbri : les notions de « code » et d'« interaction » soutiennent une attention aux variations et aux différences qui structurent les rapports des groupes sociaux aux significations qui s'échangent au sein d'une communauté.

Or, il est frappant de constater, dans les mêmes années (et même un peu avant), des tropismes terminologiques et conceptuels, ainsi que des enjeux à la fois théoriques et politiques, tout à fait comparables, chez celui que les sémioticiens considèrent pourtant comme le père de l'approche sémio-narrative et le gardien du temple textualiste : A.J. Greimas.

Le recueil *Sémiotique et sciences sociales* (Greimas, 1976) rassemble en effet une série d'interventions de l'auteur de *Du sens* – certaines réécrites pour la publication en volume, d'autres reprises sans grand changement –, autour de 1970 dans différents contextes disciplinaires : un congrès sur les communications de masse, des « Journées internationales de socio-linguistique [*sic*] », le « I^{er} Congrès international d'ethnologie européenne ». Greimas y intervient à chaque fois avec un regard assumé comme extérieur, ou en tout cas périphérique, par rapport à l'institution disciplinaire qui l'accueille. L'ensemble des propositions qu'il y développe nous semble offrir un éclairage assez inédit à la fois sur une (autre) genèse de la sociosémiotique, sur son articulation avec la sociolinguistique, et sur son ancrage fort dans des enjeux sociohistoriquement très situés¹⁴.

On notera tout d'abord chez Greimas une rhétorique métadisciplinaire ouvertement programmatique et beaucoup moins frileuse que chez Fabbri et Halliday lorsqu'il s'agit de reconfigurer des territoires disciplinaires l'un par rapport à l'autre. Plusieurs de ses titres, sous-titres ou intertitres adoptent en effet la formule *pour* + *x*, qui a valeur à la fois inaugurale et performative : « Pour une sociologie du langage » (titre de Greimas, 1956), « Pour une grammaire socio-sémiotique » (sous-titre de Greimas, [1969] 1976),

¹⁴ Pour une lecture plus approfondie de ce que nous avons proposé d'appeler des « politiques de la sémiotique » (dans ces mêmes textes de Greimas et dans quelques autres), nous nous permettons de renvoyer à Provenzano (2017).

« Pour une sociologie du sens commun » (titre de Greimas, [1968] 1970), « Pour une socio-sémiotique discursive » (intertitre dans Greimas, [1970] 1976).

Dans ces prises de position, la sociosémiotique reçoit une articulation claire avec la sociolinguistique, elle-même présentée comme émergente :

Une définition provisoire pourrait ainsi être proposée, selon laquelle la socio-linguistique serait l'*étude des langages de connotation sociale*. [...] les langues naturelles ne constituent pas l'unique système de significations articulant et différenciant les sociétés humaines. Les autres sémiotiques – non linguistiques – concourent elles aussi au même but. [...] Dans cette perspective, la socio-linguistique fait partie d'une discipline beaucoup plus vaste, qu'on pourrait appeler la *socio-sémiotique* et qui comprendrait l'étude des connotations des sémiotiques vestimentaires, alimentaires, gestuelles, etc. (Greimas, [1969] 1976, p. 62-63¹⁵)

Ce passage appelle plusieurs observations. D'abord, les termes « socio-linguistique » et « *socio-sémiotique* » apparaissent avec le trait d'union qui thématise le geste d'émancipation par rapport à un centre disciplinaire reconnu, tout en l'instituant comme acte fondateur d'une nouvelle « discipline ». Ensuite, on trouve dans la définition proposée par Greimas la notion de « connotation sociale », dont on a vu qu'elle apparaissait comme l'un des principaux nœuds théoriques de l'écheveau (péri-) disciplinaire ici considéré. Enfin, cette notion sert ici à saisir le changement d'échelle proposé entre sociolinguistique et sociosémiotique : les langues naturelles n'ont pas le monopole des connotations sociales, dont la fonction de structuration au sein des sociétés humaines peut s'observer aussi à partir de sémiotiques non-linguistiques, appelant ainsi naturellement une « discipline beaucoup plus vaste », dont les procédures d'analyse devraient nécessairement être indépendantes de celles héritées de l'étude – fût-elle sociolinguistique – du langage verbal. C'est là une brèche ouverte vers l'autonomisation d'une perspective sociosémiotique qui, non seulement ne serait plus redevable des cadres linguistiques, mais n'aurait pas non plus à prendre en compte la nature sociologique des enjeux sous-tendant la genèse et l'efficace des langages de connotation.

Cette voie n'est cependant pas encore celle prise ici par Greimas. S'il plaide bien « pour une *grammaire* socio-sémiotique » (nous soulignons) et s'il envisage bien les modalités d'une « *syntaxe* de communication sociale » (nous soulignons) qui permettrait de formaliser les phénomènes interactionnels, il invite aussi à reconnaître au sein des sociétés humaines l'existence de « groupes sémiotiques », favorisant plus ou moins certains « rôles socio-sémiotiques » (Greimas, [1970] 1976, p. 53-54) : manière de dire que les processus de connotation sociale ne peuvent être décrits qu'en tant qu'ils sont incarnés par des individus situés et socialement qualifiés ; manière aussi de suggérer, en retour, que les dynamiques de la catégorisation sociale ne se réduisent pas aux variables d'appartenance socio-économique. Le passage suivant témoigne assez bien de ce mouvement, dans la pensée de Greimas, par lequel émerge littéralement (et typographiquement) le « concept de groupe sémiotique » :

[...] s'étant assuré sommairement du statut sémiotique social de l'individu, il est aisé de concevoir son acculturation ultérieure comme l'apprentissage, plus ou moins réussi, d'un

¹⁵ On trouve un même geste d'élargissement et de fondation disciplinaire, selon une formulation un peu différente, dans un texte un peu plus tardif : « Il est aisé d'extrapoler ce schéma construit à partir de l'observation des langues naturelles et de l'appliquer à l'ensemble des langages de manifestation d'une culture donnée, en inscrivant les faits socio-linguistiques dans un ensemble plus vaste, celui de la socio-sémiotique. » (Greimas, [1973] 1976, p. 179)

certain nombre de “langages” spécialisés qui le font participer, non à des groupes sociaux proprement dits, mais à des “communautés de langage” restreintes, à des groupes sémiotiques caractérisés par la compétence que possèdent en commun les individus qui en font partie, d’émettre et de recevoir un certain type de discours.

Du point de vue sémiotique, un certain type de différenciation sociale se définit non pas en considérant au départ des groupes sociaux constitués à partir de pratiques socio-économiques communes, mais en tenant compte d’une typologie des univers sémantiques et de discours socialisés, un seul et même individu pouvant participer à plusieurs *groupes sémiotiques* et assumer autant de *rôles socio-sémiotiques* qu’il y a de groupes auxquels il se trouve intégré. (Greimas, [1970] 1976, p. 53-54)

Ledit concept apparaît d’abord par contraste avec celui de « groupe social » (« non à des groupes sociaux proprement dits »), et en apposition à celui de « communautés de langage », dont les guillemets indiquent qu’il n’apparaît pas assez satisfaisant et qu’il répond d’abord à une facilité d’expression – ce qui n’est pas rare chez Greimas, et contraste avec sa rhétorique très assertive. Le paragraphe suivant reprend une formulation contrastive (« non pas [...], mais [...] »), mais se poursuit par une extension gérondive qui produit l’appellation « *groupes sémiotiques* » et requalifie, par l’italique, la nature cette fois positivement définitionnelle du segment qui précède. Enfin, la valeur pleinement conceptuelle du terme est confirmée par l’amorce du paragraphe suivant, qui entérine le désignant en tant que « concept ».

Cette explicitation des gestes méta-disciplinaires et de la rhétorique terminologique chez Greimas est solidaire d’une sensibilité à l’actualité que la problématique sociosémiotique ainsi ouverte présente, non seulement dans la sphère savante, mais plus largement dans la société industrialisée qui caractérise alors l’Europe des Trente Glorieuses. Si Greimas ([1970] 1976, p. 59) plaide pour que « [l]a théorie de la communication sociale généralisée [se place] sous l’égide non de l’information, mais de la signification¹⁶ », c’est bien parce que la perspective sociosémiotique ouvre à ses yeux la possibilité d’une typologie critique des cultures et des sociétés.

Le régime « socio-sémiotique » s’oppose en effet chez Greimas au régime « ethno-sémiotique », propre aux sociétés dites « archaïques », dont les manifestations culturelles souvent syncrétiques (poésie sacrée, chants rituels, farandoles, etc., qui mêlent les dimensions verbale, musicale et proxémique) donnent à la production sémiotique une fonction anthropologique très structurante pour les membres des communautés :

De façon générale, la gestualité mythique constitue la forme forte de l’engagement de l’être humain dans la production du sens ; elle met en jeu non seulement son corps entier, mais permet aussi, grâce à la mobilité du corps, d’établir des relations directes entre l’homme et l’espace environnant. [...] la gestualité rituelle se présente comme la relation de l’homme au monde. (Greimas, [1973] 1976, p. 182)

En contraste par rapport à cette « forme forte », « ethno-sémiotique », les sociétés « industrielles complexes » correspondent à un régime « socio-sémiotique », caractérisé par un double mouvement d’individualisation et de désémantisation de la production et de la consommation sémiotiques : « Aussi peut-on se demander si un parcours typologique [...] ne mène de la *poésie sacrée*, de nature ethno-sémiotique, à la *poésie folklorique*, désémantisée d’une certaine manière, et jusqu’à la réapparition de la *poésie*

¹⁶ C’est pourtant bien l’appellation « Info-Com » qui s’imposera, pour le meilleur et pour le pire, si l’on veut.

dite moderne, individualisée et souvent hermétique. » (*Ibid.*, p. 181). Les sociétés modernes connaissent bien elles aussi des formes collectives, participatives et ritualisées de manifestations sémiotiques, mais elles apparaissent alors comme des instruments de dé-réalisation (le spectacle sportif et sa « caste de demi-dieux » [*ibid.*, p. 183]) ou d'asservissement aux normes de la collectivité (l'école, l'armée). Autrement dit, la conception greimassienne de la sociosémiotique défend la possibilité d'une critique des régimes de sémioticité et des modalités de leur efficace sociale (cohésion, individualisation, mythification), voire la possibilité d'une intervention concrète sur lesdits régimes de sémioticité : « on pourrait aussi chercher à élaborer, à partir des stéréotypes culturels rencontrés au niveau folklorique, des procédures permettant la réactivation de la signification » (*ibid.*, p. 181).

On trouve ici des échos évidents avec le travail de Roland Barthes sur les fameuses « mythologies » de la société française des années 1950. En situant cette dimension critique dans un paysage disciplinaire plus large (« socio-linguistique », « ethnologie », « communications de masse »), et en lui donnant une architecture conceptuelle explicite (« connotation », « groupe sémiotique », « grammaire socio-sémiotique »), Greimas offrait potentiellement à la sociosémiotique un rôle structurant pour la nébuleuse d'approches cherchant alors à questionner la « réalité sociale vécue » comme effet de sens.

Or, si le signifiant *sociosémiotique* a bien connu une forme d'émergence et de reconnaissance, l'oubli (ou le refoulement) de ses sources théoriques et critiques (notamment sociolinguistiques) va orienter le projet péri-disciplinaire de la sociosémiotique vers une absorption du préfixe (« socio ») par sa base (« sémiotique »). L'absence d'intégration, dans la doxa sémioticienne, des concepts sociosémiotiques ébauchés par Fabbri et Greimas dans les années 1970 constitue sans doute l'un des effets les moins perçus du raidissement du postulat immanentiste et textualiste de la discipline, devenu dominant lorsque resurgit le projet sociosémiotique quelques quinze ans plus tard.

La paradoxale institution de la sociosémiotique

Comme on l'a déjà dit, c'est à Éric Landowski qu'est fréquemment attribuée la paternité la plus évidente du mot et de la chose sociosémiotique. Le mot, en tout cas, apparaît bien en sous-titre de l'ouvrage jugé fondateur, *La Société réfléchie* (Landowski, 1989), sous la forme « Essais de socio-sémiotique ». Le trait d'union témoigne encore d'une forme de frilosité, que compense cependant la très instituante appellation d'« essais ».

Cette dimension instituante est renforcée par un positionnement méta-disciplinaire assez volontariste : il s'agit de montrer aux sociologues et aux politistes que les discours qui structurent l'espace d'une société gagnent à être analysés avec des outils plus fins que ceux fournis par l'analyse de contenu ou la statistique lexicale. À l'appauvrissement de la notion de « message » héritée de la théorie de l'information, l'auteur oppose la complexité des dynamiques discursives et interactionnelles par lesquelles « la “vie sociale” se constitue comme procès signifiant » (*ibid.*, p. 11).

Or, cette perspective d'étude s'annonce dans les termes d'un « pari » (« Tel est [...] le pari que nous formulons, celui d'une “socio-sémiotique” » [*ibid.*, p. 9]) et d'un domaine « qui commence à se dessiner » (*ibid.*, p. 278) : c'est dire qu'en réalité elle se

présente comme la conquête possible de nouveaux territoires pour la discipline centrale, à savoir la sémiotique structurale textualiste et immanentiste, dont l'épistémologie demeure parfaitement intacte :

[...] la socio-sémiotique qui commence à se dessiner n'aura probablement nul besoin de renier ses origines structurales (anthropologiques et linguistiques) pour s'accomplir : le "réel" qu'elle s'assigne pour objet, identifié aux conditions, socialement construites, de la signifiante de nos discours et de nos actes, n'est pour elle qu'une autre forme du *textuel*. (*Ibid.*)

S'il est bien question d'interactions, dans des champs sociaux aussi situés que la vie politique, la publicité, le monde juridique ou la vie quotidienne, ces phénomènes se trouvent en réalité dé-sociologisés, pour être modélisés et traduits en termes strictement sémiotiques. Les conditions sociales de possibilité et d'efficacité d'un discours sont entièrement contenues dans la grammaire de son organisation sémiotique interne¹⁷, qui fournit tous les analogues terminologiques à l'analyse sociologique – et permet donc de s'en dispenser¹⁸.

On retrouve bien l'objectif greimassien d'une « grammaire » sociosémiotique, et le postulat selon lequel le « vécu » est un « effet de sens » ; cependant, deux déplacements majeurs requalifient ici le projet landowskien par rapport à la genèse que nous avons observée chez Greimas.

D'une part, la prise critique qu'offrait la perspective sociosémiotique est ici désamorcée : il ne s'agit plus d'interroger les conditions sociosémiotiques de la société moderne, notamment à la lumière de son archéologie ethnosémiotique, mais de considérer simplement que ces conditions sont telles parce qu'elles sont efficaces, et qu'il n'y a donc pas à chercher à les remettre en question. L'absence de recours à la notion de « connotation » symbolise ce déplacement.

D'autre part, la sociosémiotique landowskienne abandonne la référence à des « groupes », ou à des « communautés » sémiotiques : son horizon est celui d'une généralité aussi haute que possible du modèle de « vie sociale » telle qu'elle est mise en texte par des acteurs sociaux (« journalistes », « politiciens ») qui n'ont d'intérêt que s'ils adviennent à la condition d'actant sémiotique à l'intérieur des discours. En cela, la sociosémiotique ici présentée cesse d'entretenir toute familiarité avec la sociolinguistique : alors que pour celle-ci le préfixe « socio » n'a jamais cessé de convoquer un « en-dehors » du verbal, qui force à réviser l'épistémologie linguistique traditionnelle, pour celle-là le même préfixe ne désigne plus qu'un territoire thématique auquel s'applique une théorie du sens qui y confirme en réalité la puissance descriptive de ses modèles.

¹⁷ « [...] de bout en bout, c'est en fait un seul et même objectif qui nous conduit : il s'agit d'élaborer la grammaire d'une "langue" ou, si l'on préfère, celle d'un système de significations, virtuel et hypothétique à coup sûr, mais dont l'existence théorique doit être postulée si l'on veut rendre compte de l'intelligibilité (fût-elle partielle et problématique) des systèmes sociaux concrets pour ceux qui s'y inscrivent. » (*Ibid.*, p. 15).

¹⁸ L'ouvrage de Pierluigi Basso Fossali (2017) offre un autre exemple de ce mouvement d'appropriation terminologique opéré par la sémiotique, cette fois non plus par rapport à la sociologie, mais à l'écologie. Le travail de Basso offre une somme monumentale qui ouvre à nos yeux des perspectives réellement stimulantes pour la recherche en sémiotique d'aujourd'hui et de demain ; il ne s'agit évidemment pas pour nous de le ramener à l'archive landowskienne, mais simplement d'y pointer un geste similaire de recodification conceptuelle et de reproblématisation interne à partir d'une source disciplinaire exogène.

Cette inflexion est confirmée chez l'autre grande figure souvent présentée comme tutélaire des approches sociosémiotiques, Jean-Marie Floch. En abordant les terrains du marketing et de la communication publique, l'enjeu pour Floch est bien, d'abord, de démontrer la pleine autonomie de la discipline sémiotique et la rentabilité heuristique de ses principaux postulats méthodologiques – en premier lieu : le contexte, c'est du texte¹⁹.

Le signifiant *sociosémiotique* est ici beaucoup plus discret que chez Landowski ; on en trouve cependant une occurrence très singulière, à la toute fin de *Sémiotique, marketing et communication*, comme une ouverture inattendue vers un horizon différent de celui qui nous a été donné à lire : « nous pensons [...] que ce serait [...] une belle entreprise socio-sémiotique que de rechercher les relations ou les corrélations entre les idéologies du discours de la publicité et celles de différents groupes sociaux ou de différentes cultures. » (Floch, 1990, p. 226).

La forte modalisation (« nous pensons [...] que ce serait ») qui accompagne la présentation de ce qui apparaît alors comme une « entreprise » indique assez que la voie ébauchée ici n'a rien d'une discipline instituée, mais apparaît plutôt comme un chantier à ouvrir à l'intersection de deux domaines déjà identifiables. Le préfixe « socio- » retrouve ici sa valeur pleine de renvoi à une extériorité sociale du langage, faite de « groupes » et de « cultures ».

Malgré la qualité pionnière souvent reconnue au travail de Floch, cette « belle entreprise » n'a pas vraiment été mise à l'agenda de la recherche sémiotique des décennies suivantes – mais peut-être fallait-il lire dans l'adjectif « belle » une pointe d'ironie qui a pu décourager les plus téméraires. En effet, la postérité de Landowski et de Floch est à chercher plutôt dans la « sémiotique des pratiques » développée par Jacques Fontanille (2008), qui achève d'invisibiliser le préfixe *socio-* pour le requalifier cette fois en nouveau niveau de pertinence pour l'analyse sémiotique : « Les pratiques, en somme, qui occupent l'essentiel de ce livre, sont un des plans d'immanence de la sémiotique des cultures. » (*Ibid.*, p. 42).

Il est en effet frappant de constater l'absence de l'étiquette *sociosémiotique* dans l'ouvrage de Fontanille ; même lorsqu'il évoque le travail de son prédécesseur Landowski, l'auteur parle d'une « sémiotique des situations ». Cela permet à l'auteur d'introduire le concept de « situation sémiotique », qui sera alors repris et décliné en « scènes pratiques » et « stratégies ». Ainsi reformulée et intégrée au désormais fameux feuilletage des plans d'immanence, entre les signes et les formes de vie, la « situation sémiotique » n'a dès lors plus de situation que le nom : c'est-à-dire qu'il est indifférent pour l'analyse sémiotique de connaître les paramètres sociologiques qui la qualifient en tant que situation. Il n'est dès lors pas étonnant que l'exemple pris pour illustrer le modèle de la sémiotique des pratiques dans toute sa généralité soit celui des « usagers du métro » (*ibid.*, p. 33), c'est-à-dire d'un champ de pratiques globalement perçu comme « commun », où la catégorie même d'« usager » est là pour faire passer comme inopérantes les différences sociologiques qui pourtant structurent puissamment lesdites pratiques.

¹⁹ Notons en passant que ce qui peut apparaître comme une forme de constructivisme radical et assumé peut aussi être lu comme une ontologisation du modèle textuel comme mode de manifestation et de description du sens.

Quelle autre sociosémiotique ? (pour quelle sociolinguistique ?)

L'histoire pourrait s'arrêter là, si une autre filière sociosémiotique ne s'était dessinée en parallèle, de manière sans doute plus discrète, mais aussi plus fidèle à son lien avec la sociolinguistique. C'est à partir de cette autre voie, replacée dans la perspective des « sources mêlées » que nous avons évoquées plus haut, que nous voudrions suggérer la possibilité d'une relance du dialogue péri-disciplinaire.

Suivant une rhétorique baptismale très similaire à celle de Greimas, Jean-Marie Klinkenberg traçait ainsi, plus de vingt ans après le maître lituanien, le projet d'une sociosémiotique :

[...] la physionomie d'un code sémiotique [peut] varier en fonction des divisions de la société. [...] C'est ce que nous appellerons la *variation des pratiques*. Mais les différences sociales peuvent entraîner d'autres différences sémiotiques non moins importantes : celles des représentations que les usagers se font de leur pratique sémiotique ou de celle des autres, des regards qu'ils jettent sur elles et des jugements qu'ils formulent à leur endroit, regards et jugements qui se traduisent dans des discours épisémotiques. C'est ce que nous appellerons la *variation des attitudes*.

L'ensemble de ces phénomènes constitue l'objet d'une discipline encore dans les limbes, et qui pourrait porter le nom de *sociosémiotique*. (Klinkenberg, 1996, p. 273.)

On reconnaît naturellement dans la paire *pratiques / attitudes* une reprise claire du corps conceptuel de la sociolinguistique, ici élargi au-delà du champ du verbal²⁰. L'idée que les pratiques linguistiques puissent faire l'objet d'un « discours épisémotique » qui les qualifie socialement redonne une centralité à la notion de « codes de connotation sociale », dont on a vu qu'elle était l'une des sources du projet sociosémiotique.

Klinkenberg reprend aussi de l'épistémologie sociolinguistique deux autres idées maitresses, qui viennent perturber les postulats structuralistes de la sémiotique classique : d'une part l'idée d'une « corrélation » entre des phénomènes qui relèvent du social et des phénomènes qui relèvent du sémiotique, d'autre part l'idée d'une « variation » entraînée par cette corrélation.

La première idée vient s'inscrire à contre-courant des postulats ultra-textualistes de Landowski et de Floch : si le sémioticien se veut sociosémioticien, c'est bien qu'il y a quelque chose à observer hors de la sémiose, qui en qualifie une part du fonctionnement, et s'en trouve en retour qualifié par elle :

[...] un discours épisémotique non scientifique vient [...] donner une certaine forme de rationalité à des jugements dont le véritable fondement ne réside pas dans ce critère. Dans tous les cas, il s'agit bien de sélectionner une variété parmi d'autres, *pour des raisons n'ayant rien de sémiotique*, et de l'imposer à l'ensemble des usagers. [...] Dans le cadre sociosémiotique qui est le nôtre ici, on soulignera que la distinction entre variétés sémiotiques joue un rôle capital pour établir le phénomène plus général de la distinction sociale. (Klinkenberg, 1996, p. 284 ; nous soulignons)

²⁰ Comparer encore « [...] permettent au sociosémioticien d'étudier le vaste domaine des codes de représentation » (Klinkenberg, 1996, p. 280) et « [d]ans cette perspective, la socio-linguistique fait partie d'une discipline beaucoup plus vaste, qu'on pourrait appeler la socio-sémiotique et qui comprendrait l'étude des connotations des sémiotiques vestimentaires, alimentaires, gestuelles, etc. » (Greimas, [1969] 1976, p. 62-63).

L'incise ici soulignée trace une véritable ligne de partage entre des approches qui sémiotisent les structures sociales, et des approches qui socialisent les structures sémiotiques, c'est-à-dire qui considèrent que la compréhension de leur fonctionnement suppose de les considérer mises en œuvre par des usagers sémiotiques incarnés, situés, intéressés²¹.

La seconde idée soulève davantage de difficultés quant à la manière de conserver à la description sémiotique sa prétention à la généralité. Peut-on envisager en effet d'aboutir à une modélisation globale de la variation sémiotique dans le social ? Et cette modélisation tiendrait-elle lieu de théorie générale du sens ?

Vingt ans après ces premières intuitions sociosémiotiques, l'ouvrage signé sous le nom du Groupe μ dresse le bilan suivant, et apporte des éléments de réponse aux questions ici laissées en suspens : « l'avènement » de la sociosémiotique, annoncé par Klinkenberg en 1996, s'est vu « bloqué » par les approches communicationnelles du sens et par la « pensée sociologique [implicite] de la sémiotique », fondée sur l'idée de conventionnalité²². À ce postulat, le Groupe μ oppose celui d'une approche physicaliste du sens : « le sens gît dans l'expérience » (Groupe μ , 2015, p. 19). Ce type d'approche permet à la sémiotique du Groupe μ de se rendre compatible avec l'épistémologie de la sociolinguistique, en considérant que la genèse matérielle et naturelle de la sémiose n'est que le fondement nécessaire pour son déploiement culturel ultérieur. C'est au stade de ce déploiement que le Groupe μ situe l'intérêt d'une perspective sociosémiotique, puisant directement au corpus conceptuel de la sociolinguistique, et renouant ainsi pleinement avec les premières intuitions de Greimas :

Dans notre système, l'idéologie peut aisément recevoir une définition sémiotique : elle n'est en effet rien d'autre qu'une catégorisation fonctionnelle pour un certain groupe social, catégorisation que ce groupe tente d'imposer comme allant de soi à toute la communauté sémiotique, en fonction de ses propres intérêts. [...] On appellera donc communauté sémiotique un groupe aux membres duquel s'imposent les mêmes normes sémiotiques. (*ibid.*, p. 220)

La notion de « norme²³ » constitue l'un de ces pivots conceptuels qui, avec celles de « communauté » ou de « catégorisation », permet de penser conjointement le sémiotique et le social.

²¹ Dans les développements plus récents de ces propositions, Klinkenberg a précisé sa position théorique, en révisant le caractère « extra-sémiotique » des raisons qui pouvaient orienter la valorisation différentielle des variétés sémiotiques : « il serait faux de dire que lorsqu'on met deux séries de phénomènes en corrélation, il s'agirait d'une série qui serait proprement sémiotique et d'une autre qui ne le serait pas (par exemple une évolution phonétique, fait manifestement de nature sémiotique, et l'arrivée au pouvoir d'un groupe social, fait qui ne le serait pas). On peut en effet traiter les mutations sociales, les crises économiques et la mise au point d'outils nouveaux comme autant de phénomènes sémiotiques. Dans tous les cas, ces phénomènes sont des pratiques ; des pratiques impliquant des sujets qui leur donnent sens, et pas seulement dans des discours articulés, comme le voudrait le textualisme. » (Klinkenberg, 2020, p. 38).

²² Ici encore, on rapprochera ce constat de celui dressé par Greimas en 1970 : « La constitution d'une socio-sémiotique discursive, c'est-à-dire d'un domaine de recherches conscient de sa propre homogénéité, de ses configurations et de ses tâches, est rendue difficile du fait de l'existence d'une idéologie ambiante, d'une sorte d'élitisme implicite [...] » (Greimas, [1970] 1976, p. 58)

²³ Que Klinkenberg (1996, p. 353) présentait déjà comme un terme « de nature sociosémiotique », et qu'il replace au centre de ses propositions plus récentes sur les croisements entre sociologie et sémiotique : voir notamment la section 4. dans Klinkenberg, 2018.

On pourra cependant discuter de la place donnée à ces dimensions sociosémiotiques par rapport au postulat physicaliste universalisant : car pour le Groupe μ , il est évident que les phénomènes de variation, de normalisation ou de hiérarchisation des pratiques et attitudes sémiotiques interviennent *par-dessus* et *après* un fondement naturaliste commun. Il est impossible d'entrer ici dans le détail de ce débat complexe, qui représente cependant un écart potentiellement fécond par rapport à l'état de la sociolinguistique : alors que cette dernière s'est rendue viscéralement hermétique et hostile aux courants cognitivistes de la linguistique, on voit ici que la (socio)sémiotique n'a pas renoncé à embrasser d'un même regard les phénomènes jugés les plus (neuro-)bio-déterminés, et les phénomènes relevant de la socialité et de la culturalité des pratiques humaines.

Reste que c'est sans doute ailleurs que le dialogue pourra commencer à se renouer. Les quelques concepts énumérés plus haut doivent s'étoffer de part et d'autre de la frontière péri-disciplinaire, notamment parce que les réalités qu'ils désignent présentent elles-mêmes une nature syncrétique²⁴. Cette voie est celle adoptée par Jean-Marie Klinkenberg (à nouveau seul, cette fois), dans son essai de politique linguistique :

[...] il faut [...] tenir compte des mutations qu'est en train de connaître l'art de l'écriture, et élaborer des programmes de formation intégrant les différentes compétences sémiotiques impliquées par sa pratique contemporaine [...] mettre au point des référentiels de compétences prenant en compte le caractère polysémiotique de la textualité contemporaine, des référentiels qui ne mesureraient plus la littératie – notion trop étroitement liée à la conception linéaire des productions discursives – mais la « sémiotie »... (Klinkenberg, 2015, p. 238)

Il est frappant de constater que le Klinkenberg-sociolinguiste retrouve ici le Klinkenberg-sémioticien, sur le terrain sociosémiotique, mais par un autre bout que celui d'une couche variationniste sur un socle physicaliste. C'est ici le bout des enjeux sociaux (et singulièrement des enjeux liés à l'éducation) qui conduit à reconnaître la pertinence d'un double élargissement du linguistique au sémiotique d'une part, et du sémiotique au social d'autre part²⁵. En suivant cette perspective, on ne voit plus de raison pour ne pas donner aux concepts de « politique linguistique », « contacts entre langues », « diglossie », « imaginaire linguistique », « glottophobie » – devenus désormais centraux en sociolinguistique – leur équivalent sociosémiotique. Il paraît en effet évident que les lieux du pouvoir politique, religieux et même familial ont une politique sémiotique plus ou moins explicite quant à la manière de qualifier ou de disqualifier l'association de tel élément d'un plan expressif à tel élément d'un plan de contenu, sans que cela ne passe nécessairement par du linguistique. Il paraît tout aussi évident que les communautés sémiotiques laissent cohabiter plus ou moins pacifiquement plusieurs codes sémiotiques concurrents, en spécialisant éventuellement

²⁴ Nous préférons ce terme à celui de « multi-modalité », fréquemment employé désormais pour rendre compte du fait que tout usage du langage verbal en situation concrète implique un recours à des marques prosodiques, mimo-gestuelles, proxémiques, qui s'articulent à la chaîne des signes strictement linguistiques. Le syncrétisme suppose de considérer une « praxis énonciative, qui met discursivement en tension des unités sémiotiques au sein d'un même ordre sensoriel. » (Badir, Dondero & Provenzano, 2019, p. 6).

²⁵ Ou peut-être devrait-on dire tout autant « du social au sémiotique », tant la « sémiotie » visée par Klinkenberg apparaît bien comme une manière de reconnaître que les logiques sociales (de classement ou de déclassement) ne sont jamais aussi puissantes que lorsqu'elles s'inscrivent dans des pratiques (en l'occurrence, les écritures contemporaines) situées à priori aux marges des rapports de force socio-économiques les plus évidents.

leurs usages selon certaines fonctions sociales. Il paraît enfin tout aussi évident que lesdites politiques sémiotiques et lesdits phénomènes de disémie²⁶ sont nourris par (et nourrissent en retour) des imaginaires ou des idéologies sémiotiques qui, envisagés dans leurs extrêmes, peuvent justifier l'exclusion ou la haine de l'autre, *en tant qu'usager sémiotique*²⁷.

Tout comme la sociolinguistique a élu le milieu urbain comme terrain de prédilection pour étudier ces phénomènes définissant la socialité du langage, il nous semble que la sociosémiotique gagnerait à se profiler elle-même comme l'une des branches de ce vaste ensemble émergent que constituent les études urbaines. Concentrant les dynamiques de normalisation, de contacts, de hiérarchisation, d'exclusion, les villes sont des lieux dont l'expérience réfute d'emblée toute conception irénique ou monologique des pratiques sémiotiques humaines. De même que « la ville plurilingue est [...] un lieu de conflit de langues » (Calvet, 1994, p. 16), on peut dire que la ville plurisémiotique est un lieu de conflit de sémioses. Par exemple, les politiques explicites de *city-branding* s'accompagnent de ce qu'on pourrait appeler un sémiocentrisme, qui n'est souvent que l'expression, sur le terrain sémiotique, d'un ethnocentrisme ou d'un classocentrisme qui ne disent pas leur nom. Parler de « conflits de sémiose », c'est ainsi inviter à dépasser la face proprement linguistique des activités de parole dans l'espace urbain, pour considérer plus largement que ces espaces font sens aussi par les formes architecturales, artistiques qui les habitent, ou par les formes de vies qui les parcourent. C'est aussi proposer une double ligne de convergence péri-disciplinaire : inviter la sociosémiotique à assumer un rôle d'enquête critique sur les logiques sociales de la sémiose, inviter la sociolinguistique à questionner et à situer le logocentrisme de sa propre idéologie scientifique.

En guise de conclusion

Le parcours qui précède nous invite, en guise de conclusion, à reconsidérer la dynamique du rapport entre les deux disciplines surplombantes que sont la linguistique d'une part et la sémiotique d'autre part. Ce que la généalogie critique de la sociosémiotique a montré, c'est en effet que ce rapport n'est pas simplement duel, mais est travaillé par des lignes de partage internes à chacun des deux champs. À propos du rapport entre sémiotique et sociologie, Klinkenberg avance ainsi que « la véritable ligne de fracture n'est pas entre des disciplines – la sémiotique et la sociologie –, mais bien entre des courants au sein de ces disciplines : des courants interactionnistes d'une part, des courants autonomistes de l'autre » (2018, p. 77).

En reprenant à notre compte cette distinction, et en lui donnant un tour sans doute un peu caricatural, nous pourrions dire à propos de la linguistique et de la sémiotique que la ligne de fracture passe entre des courants *puristes* et des courants *critiques*. Les premiers sont attachés au maintien d'une frontière nette entre les pratiques de savoir

²⁶ Équivalent sociosémiotique de « diglossie ».

²⁷ Klinkenberg a élargi l'intérêt d'une interfécondation entre sémiotique et sociologie bien au-delà des seuls enjeux éducationnels, pour y voir l'occasion d'un « rôle citoyen » et d'une « vertu politique », au sens rancien : « Fédérant dans un même cadre conceptuel des pratiques humaines habituellement tenues séparées, la sémiotique aide le citoyen à faire une lecture décalée et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut. En prenant pour objet la généralité du sens, elle met en évidence la connexité de tous les lieux de distribution du sensible et de l'intelligible et vérifie ce qui est le soubassement de toute émancipation : la conscience d'un monde en partage. » (Klinkenberg, 2018, p. 93-94).

d'une part, et les enjeux socio-politiques ou idéologiques d'autre part. Selon cette perspective, l'étude des langues et du sens ne devrait pas se laisser orienter par tout ce qui anime et divise les réalités vécues du monde social, pour s'en tenir au seul lieu possible d'une science valide : l'archive disciplinaire et son agenda épistémique. À l'inverse, les seconds courants, dits *critiques*, considèrent que toute pratique de savoir est toujours située, et que cette situation rend forcément « impure » sa prétention strictement scientifique. Loin d'être une tare, cette impureté est revendiquée comme une vertu critique : non seulement elle éclaire de manière réflexive les conditions de possibilité de la science, mais elle agit aussi potentiellement sur tout ce qui, en-dehors du champ scientifique *stricto sensu*, partage peu ou prou des enjeux avec la situation de savoir considérée.

Cette ligne de fracture entre courants puristes et courants critiques est sans doute exacerbée dans le champ de la linguistique, car elle correspond à des degrés d'institutionnalisation fortement discriminés et hautement concurrentiels. Le débat autour du « sexisme » de la langue et de la vocation émancipatoire de la discipline linguistique²⁸ l'a montré de manière éclatante : impossible de rendre compte des logiques qui s'y sont affrontées sans faire intervenir des paramètres relatifs aux valeurs symboliques attachées à des oppositions identitaires encore aussi structurantes que « homme » vs « femme », « vieux » vs « jeune », « Paris » vs « province », etc.

Dans le champ de la sémiotique en revanche, le jeu d'attractions entre courants puristes et courants critiques semble plus ouvert, précisément parce que le degré d'institutionnalisation de la discipline ne permet pas une polarisation aussi nette des valeurs et des identités. Reste à savoir si les courants critiques de la sémiotique peuvent agir comme attracteurs de leurs homologues linguistiques, ou si à l'inverse le modèle de scientificité promu par les courants puristes de la linguistique ne va pas raffermir la définition anti-réaliste qui domine la théorie du sens depuis quelques décennies²⁹.

François Provenzano

Université de Liège

Bibliographie

- Badir Sémir, Dondero Maria Giulia & Provenzano François, dir., 2019, *Les Discours synchrétiques. Poésie visuelle, bande dessinée, graffitis*, Liège, Presses universitaires de Liège.
- Basso Fossali Pierluigi, 2017, *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens*, Limoges, Lambert Lucas.
- Blanchet Philippe, 2018, *Éléments de sociolinguistique générale*, Limoges, Lambert Lucas.
- Boyer Henri, 2001, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod.

²⁸ Voir notamment Candea et Véron, 2019, et Charaudeau, 2021.

²⁹ « Ce que récuse le courant le plus radical de la sémiotique, ce n'est pas seulement l'articulation aux sciences sociales et, au-delà d'elle, au social : c'est la référence elle-même et, encore au-delà, toute pensée réaliste. » (Klinkenberg, 2020, p. 29).

- Calvet Louis-Jean, 1994, *Les Voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot.
- Candea Maria, Véron Laélia, 2019, *Le Français est à nous ! Petit manuel d'émancipation linguistique*, Paris, La Découverte.
- Charaudeau Patrick, 2021. *La Langue n'est pas sexiste. D'une intelligence du discours de féminisation*, Paris, Le Bord de l'eau.
- Fabbri Paolo, 1973, "Le comunicazioni di massa in Italia: sguardo semiotico e malocchio della sociologia", *Versus, quaderni di studi semiotici*, 5-IV, maggio / agosto 1973, p. 1-41.
- Floch Jean-Marie, 1990, *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF.
- Fontanille Jacques, 2008, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.
- Greimas Algirdas Julien, 1956, « Pour une sociologie du langage », *Arguments*, I, p. 16-19.
- Greimas Algirdas Julien, [1968] 1970, « Pour une sociologie du sens commun », *Du Sens*, Paris, Seuil, p. 93-102.
- Greimas Algirdas Julien, [1969] 1976, « Des modèles théoriques en socio-linguistique (pour une grammaire socio-sémiotique) », *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, p. 61-76.
- Greimas Algirdas Julien, [1970] 1976, « Sémiotique et communications sociales », *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, p. 45-60.
- Greimas Algirdas Julien, [1973] 1976, « Réflexion sur les objets ethno-sémiotiques », *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, p. 175-185.
- Groupe μ , 2015, *Principia semiótica. Aux sources du sens*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles.
- Halliday Michael K.A., 1978, *Language as social semiotic. The social interpretation of language and meaning*, Londres, Edward Arnold.
- Klinkenberg Jean-Marie, 1996, *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck & Larcier.
- Klinkenberg Jean-Marie, 2015, *La Langue dans la cité. Vivre et penser l'équité culturelle*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles.
- Klinkenberg Jean-Marie, 2018, « Sémiotique et sociologie », dans Amir Biglari (dir.), avec la coll. de Nathalie Roelens, *La sémiotique en interface*, Paris, Kimé, 2018, p. 69-98.
- Klinkenberg Jean-Marie, 2020, « Un impensé de la sémiotique : la variation (diachronique, sociale, expérientielle) », *Semiotica*, 234, p. 25-44.
- Landowski Eric, 1989, *La Société réfléchie. Essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil.
- Marrone Gianfranco, 2017a, "Introduzione", *Le comunicazioni di massa in Italia: sguardo semiotico e malocchio della sociologia*, Fabbri Paolo, Milan, Luca Sossella Editore, p. 7-48.
- Marsciani Francesco, 2017, *Les Arcanes du quotidien. Essais d'ethnosémiotique*, Limoges, Pulim.
- Provenzano François, 2017, « Politiques de la sémiotique. Flux et reflux de la critique idéologique chez A.J. Greimas », *Semiotica*, Special Issue : A.J. Greimas – Life and Semiotics, 214, 2017, p. 111-128.
- Semprini Andrea, dir., 2007, *Analyser la communication II. Regards sociosémiotiques*, Paris, L'Harmattan.